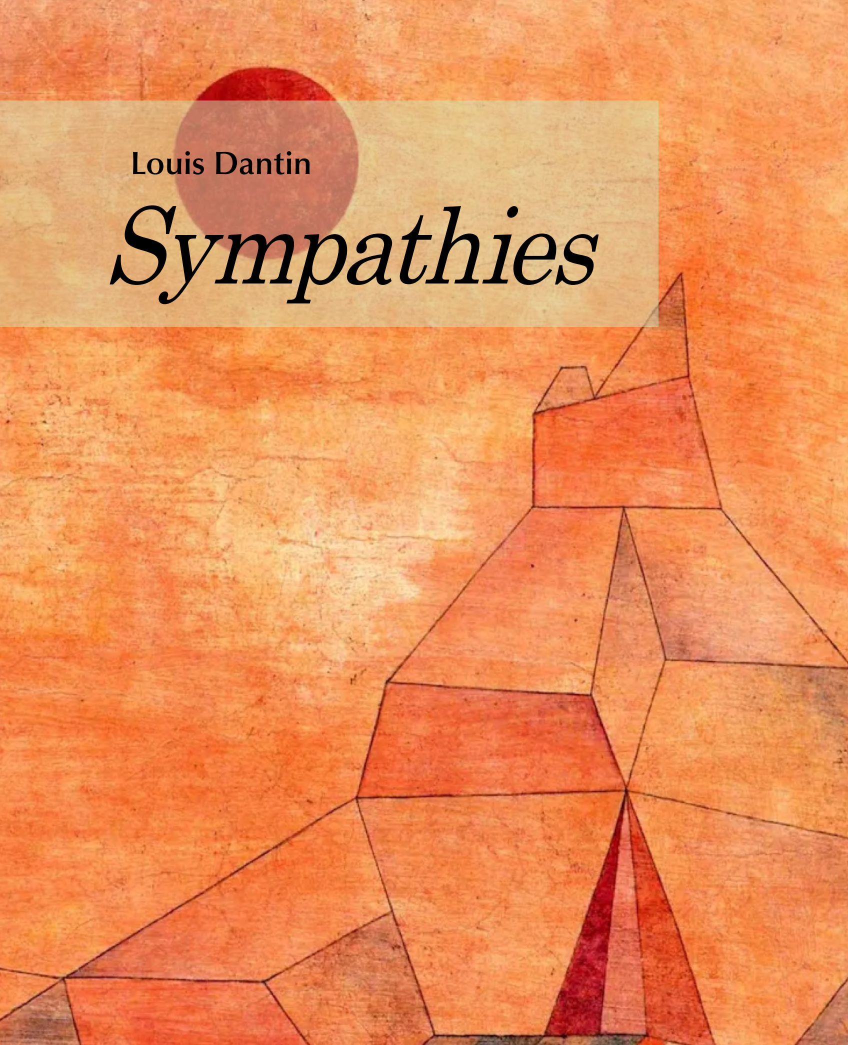
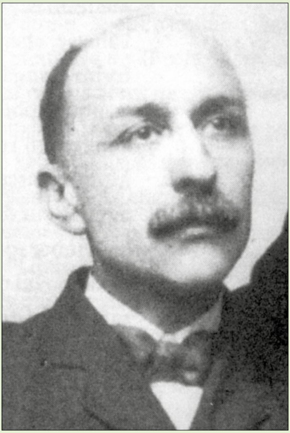
Louis Dantin

# *Sympathies*



Vertiges
JEAN YVES COLLETTE ÉDITEUR

Paul Klee (1879-1940), Paysage sans titre, scène allégorique (1929), collection particulière.



Louis Dantin (1865-1945).

## SYMPATHIES

NOUS CAUSIONS, Georges Hamel et moi, des lois qui régissent nos sympathies. Vous demandez qui est Georges Hamel, naturellement. C'est un garçon qui foisonne de qualités, mais qui n'a pas de chance. J'entends que son cœur n'en a pas. Ce cœur a cherché toute sa vie le beau papillon de l'amour, et n'a trouvé que des chenilles. Hamel est une âme idéaliste et tendre, pour qui l'amour est le pôle magnétique de l'être, ayant la justice pour équateur. C'est un enthousiaste de la beauté, qu'un pic de montagne extasie, qu'une branche de mimosa transporte. Mais la beauté féminine surtout l'hypnotise ; elle concentre pour lui toute la splendeur du monde ; il ne l'aborde qu'avec une adoration tremblante. « Il y a, m'a-t-il dit, des profils de femmes qui me rendent complètement fou. » Il est très généreux, loyal comme plusieurs chevaliers et incapable d'une bassesse. Il a une figure pâle de romantique attardé, moins la chevelure, et ses traits, à défaut de charme bien défini, ont celui de leur expression sérieuse et ouverte. Sa culture mentale est intense, sa curiosité omnivore et insatiable. Il a tout lu, depuis Confucius jusqu'à Bernard Shaw, depuis Pétrone jusqu'à Henri Barbusse. Il a même lu saint Augustin et sainte Mechtilde. Je l'ai trouvé un jour absorbé dans une table de logarithmes. Il cause de tout avec un singulier mélange de philosophie et de poésie, toujours prêt à s'emballer pour le sentiment contre la raison pure. Ses opinions sociales sont avancées et naïves : celles de Tolstoï amalgamées à celles de Lénine ; la théorie d'un chambardement universel qui s'interdirait d'écraser une mouche. Bref, Georges Hamel est un charmant homme et un délicieux ami.

Comment s'expliquer alors qu'à l'âge de trente-cinq ans il n'ait encore allumé nulle part la flamme glorieuse, qu'il reste ainsi muré dans son exil intime et dans son ennui ? Ce n'est pas faute d'aimer lui-même : il s'attache comme la vigne sauvage et prend feu comme l'amadou. Il cherche éperdument l'âme-sœur, il la désire de toutes ses fibres, il lui tend des mains presque suppliantes. Et immanquablement elle lui échappe. Il croit l'apercevoir à quelque tournant de la route : il rêve aussitôt de sources chaudes, de coupes débordantes, d'ors, de symphonies et de rayons ; mais la reine apparue se transforme à vue d'œil, comme dans les contes, en fée boiteuse qui le repousse et se moque de lui. Ce quignon est si reconnu qu'un de nos camarades l'a baptisé *Les-Vaines-Tendresses.* Quant à moi, il me représente Éros enchaîné, la quatrième Danaïde, et le Tantale du vingtième siècle.

Il y a des raisons, et mon ami les connaît toutes, et cela fait partie de sa souffrance, car il s'analyse, il s'analyse !

Ainsi, il sait qu'il n'a pas de stratégie. Il ignore les ruses, les camouflages, les retraites feintes, les avances masquées, tout l'appareil de l'encerclement et de l'assaut par lequel se force l'amour. Il ne regarde pas la femme comme une proie qu'il faut conquérir dans une complication d'affûts, de poursuites et de surprises. Pour lui, l'amour est une tendance mutuelle, une attraction simultanée qui doit s'établir avec l'assurance et la sérénité d'une loi. Son progrès est normalement aussi calme que l'épanouissement d'une corolle. Les deux êtres « touchés » convergent l'un vers l'autre sans plus d'effort que des tiges aimantées. Si l'un des deux résiste, c'est simplement le signe d'une polarité contraire, cela prouve qu'il relève d'un autre rayon d'influence, et alors c'est folie de s'insurger. Donc, il lance un appel, un signal, puis il écoute, escomptant une réponse ; il fait deux pas, comme dans le menuet, puis il attend que la vis-à-vis se rapproche. Si rien ne s'émeut et ne vibre, il se replie, il s’efface discrètement.

« Vais-je essayer, dit-il, de bousculer leur liberté, d’entrer par effraction dans leurs grâces ? Insister quand on vous refuse, mais c’est mesquin, mal élevé, mon cher ! » Vous pensez si ce fatalisme timide lui réussit. La moitié de l’amour, pour la femme, n’est-ce pas ? c’est l’excitation de la lutte et l’ivresse de la défaite. Elle veut être traquée, réduite et emportée sur les épaules comme au temps de l’homme des cavernes. Devant l’attaque elle fuit, en tournant la tête, par exemple, goûtant l’orgueil d’être suivie. Atteinte, elle regimbe et joue des griffes : il est si doux d’être terrassée !

« Pourquoi, dis-je un jour à l’une d’elles, n’encouragez-vous pas Georges Hamel ? Voyez donc comme il vous regarde ! » – « Ah bien ! fit-elle avec une moue, il m’en faut plus que ça pour me remuer ! »

Vous avez justement le mot de l’énigme : il ne les remue pas !

Et puis, il a une manie qui lui est fatale : il s’imagine qu’on peut concilier la liberté avec l’amour. Il caresse la notion d’un attachement absolu, total, qui n’entraînerait aucune servitude, qui n’aurait, si l’on veut, d’autre chaîne que lui-même. On n’a pas le droit, prétend-il, d’aliéner son être moral ; tout ce qu’on peut, c’est de se donner tout entier, à chaque jour et chaque heure, par un choix constamment renouvelé. On ne peut promettre à une femme, même à la plus chère, de l’aimer à jamais et uniquement : le cœur a sa vie indépendante, incoercible, échappant aux contrats et aux hypothèques. « Seulement, ajoute-t-il, une fois vraiment livré, il ne se reprend plus sans raisons majeures : c’est sa nature même et sa loi ». Vous voyez d’ici quel accueil ces théories reçoivent d’une assemblée de belles disciples.

« Comment ! mais c’eſt l’amour libre, cela ! » clament-elles effarouchées, « quelle horreur ! »

Eh ! non, c’eſt seulement l’amour qui voudrait se croire libre. Au fond, Hamel ne cherche qu’à s’enferrer, qu’à s’inféoder corps et biens : il eſt fidèle comme un toutou, conſtant comme une fonction algébrique. La femme qui l’aurait captivé posséderait un esclave enthousiaſte : il l’épinglerait, il la chausserait, il promènerait son caniche. Seulement, il ne voudrait pas sentir que c’eſt son devoir. Il déteſte la jalousie, cette fièvre mentale qu’on a bien définie : l’inſtinct de la propriété poussé jusqu’au délire ; il la juge une mainmise brutale sur l’être d’autrui, une forme arrogante de l’égoïsme. Mais celle qu’il aimerait n’aurait pas lieu d’être jalouse. Seulement, seulement, elles ne le savent pas !

Georges Hamel, en tout cas, en raison même de ses avatars multiples, eſt devenu un expert dans les choses du cœur. Nul ne connaît mieux que lui la carte du Tendre, nul ne sait mieux dérouler les ressorts du sentiment, en saisir les forces motrices, en peser les actions et les réactions. Et nous en étions à scruter, au fil de l’idée, ce monde des sympathies humaines qui, en le torturant, l’intéresse par dessus tout.

— J’ai remarqué, dit-il, que l’identité des pensées, des goûts, des tendances morales, eſt bien loin de suffire à la sympathie. On croit assez que deux âmes s’attirent quand elles se ressemblent. C’eſt une formule commode et à première vue solide, mais que l’observation ébrèche joliment. On voit mille fois, n’eſt-ce pas, les plus entiers contraſtes entre des âmes passionnément éprises ? Exemples : Éloa et Satan, Mars et Vénus, notre ami Naud, artiſte, flâneur et mondain, adoré de sa femme pratique, active et dévote. Non, l'attrait sympathique plonge plus loin dans l'être que la couche des dispositions mentales : il dépend de causes plus secrètes, englobant à la foi l'âme, le corps, le tempérament, le caractère, l'ego lui-même en ce qu'il a de plus essentiel et de plus subtil. Et ce qui le suscite, ce n'est pas tant la similitude que l'adaptation, l'harmonie, les tons se complétant l'un l'autre, la vibration synchronisée et formant accord.

Parfois, à la lecture d'un livre, on voit reflétées dans ses pages ses propres pensées, ses propres émotions, toute la structure de son être idéal et sensible. Il semble que tout ce qu'on lit, on l'avait éprouvé, conçu, qu'on le crée et l'exprime presque autant que l'auteur lui-même. Des opinions qu'on caressait secrètement, des élans intimes qu'on croyait exclusivement siens, apparaissent là en pleine lumière, jaillis d'une âme qui a vécu peut-être à des milliers de lieues ou d'années. Il y a concordance parfaite, entente dans toutes les directions, entre cet esprit et le nôtre ; tout ce qu'il émane entre en nous par des avenues toutes ouvertes. On se dit : cet homme est mon frère ; nous sommes deux copies du même type, deux incarnations d'une seule idée. Que je voudrais le voir, le connaître ! Quelle sympathie complète s'établirait entre nous deux ! Les entretiens délicieux que nous aurions ensemble ! Le charme inouï d'une vie commune !

J'ai senti cela, pour ma part, en lisant Augustin d'Hippone : cet Augustin artiste, rêveur, philosophe, homme du monde, affamé de science, enflammé de passion pour la beauté sous toutes ses formes ; et si moderne, si moderne, qu'on se l'imagine aisément arpentant le boulevard Montmartre ou disant des *pantoums* dans un cénacle décadent ; l'Augustin des *Confessions,* des *Lettres* et du *Livre de la Musique ;* celui que tenaillaient à la fois l'amour de dieu et l'amour de la femme ; celui qui n'a pu se résoudre à damner Platon. De me trouver si semblable à lui, si vibrant à son unisson à travers une pareille distance, m'apparaissait presque un miracle. « Augustin, me disais-je, c'est moi, Hamel, moins le génie ; avec cette nuance encore, mais qui maintient une sorte d'équilibre, qu'il a eu toute sa sainteté à la fin, et moi au commencement. Pourquoi n'ai-je pas vécu près de lui, assis à sa table, comme son ami Alypius ? » Eh bien ! réflexion faite il n'est pas sûr du tout que j'eusse pu vivre dix minutes avec l'Augustin en chair et en os.

Peut-être nos tempéraments individuels eussent-ils été comme l'eau et le feu. Peut-être, dans un coin de l'esprit, portait-il quelque trait répugnant au mien dont ses livres n'ont gardé nulle trace, ou dans son être externe quelque manie, ne fût-ce qu'une façon de marcher, de traîner sa toge, qui m'eût semblé insupportable. J'y songe, je crois qu'il m'eût horripilé à manger constamment des figures, comme il faisait, étant manichéen, pour délivrer les âmes captives. Ou bien je lui eusse déplu moi-même, ce qui est plus probable, et l'euphonie eût péri de ce côté. Bref, j'ignore tout à fait si mon attrait intense pour le penseur et l'écrivain se fût étendu à l'homme.

J'ai goûté la même consonance avec Jean-Jacques Rousseau et l'italien Rosmini. Rousseau, tel qu'il se peint lui-même, tel qu'il vit dans ses livres, est simplement irrésistible. Si ardent, si sensible, si généreux ! si humain malgré son génie, si loyal jusqu'en ses faiblesses ! J'ai vécu avec lui sa jeunesse bohème, sa solitude à l'Ermitage, à l'Île Saint-Pierre, où il créait d'inspiration une nouvelle esthétique et un nouveau code social. J'ai eu pour lui un culte, un attachement personnel, jusqu'au jour où l'étude plus creusée de mon idole en a gratté presque toute la dorure. Et j'ai vu, à côté du Rousseau splendide de l'*Émile,* le lettré vaniteux, le Diogène poseur, le misanthrope ingrat, le neurasthénique égoïste faisant porter à tout le monde le poids de son hypocondrie et de sa gravelle. Deux hommes absolument divers assemblés en lui : l'être droit, chaleureux, ouvert aux abnégations les plus hautes, apôtre d'une morale puisée aux sources même de la nature ; et le détraqué qui met sa famille aux Enfants-Trouvés, qui croit voir l'univers armé contre lui, et qui se promène dans les rues en robe de coton blanc. Où donc allait ma sympathie ? À un Rousseau charmant, divin presque, mais qui n'existait qu'en peinture.

Parmi les contemporains, Loti surtout m'a charmé et captivé. Un errant nostalgique comme moi, avec cette différence que c'est le tour du monde mental que j'ai fait plusieurs fois, au lieu d'encercler la boule terrestre. Mais émus tous deux des mêmes rêves et poursuivant les mêmes fantômes : connaître, admirer, aimer. Dans ses odyssées innombrables, à Tahiti ou à Stamboul, à Bénarès ou à Nagasaki, j'ai cru être pour lui un autre frère Yves. Je sens les choses comme il les sent ; je les dirais comme lui, si je le pouvais. Il me peint, il me définit en se racontant lui-même. Mais quand j'examine les portraits d'un sou accolés parfois à ses œuvres, croirais-tu que je suis figé tout de suite ? Il y a quelque chose dans ses traits qui coupe mon intimité, quelque chose de froid comme l'acier, de hautain, de réservé, d'incommunicable. Je me dis que l'âme qu'ils recouvrent n'a jamais livré son secret, que vingt volumes de confidences l'ont laissée isolée et inaccessible ; et en m'éloignant malgré moi, je le plains mieux de son ennui. D'ailleurs, pourrait-il s'établir une camaraderie réelle entre un officier de marine et un enragé pacifiste ? Je n'ai donc comme ressource, pour conserver mon Loti imaginaire, que d'oublier son existence et de tourner sa photographie au mur.

— C'est peut-être différent avec les femmes ? interposai-je.

— Différent, oui – c'est-à-dire encore plus énigme. Avec les femmes, mon cher, la sympathie ou l'antipathie tiennent à des causes microscopiques, à une ligne, au jet d'un regard, à la place d'un cheveu, à l'intonation d'une parole, à des atomes que les sens ne perçoivent même pas. C'est une emprise subite, impérative, presque toujours inexplicable. Rien de moins raisonné ni de plus fantasque. Tiens, je vais te conter une drôle d'aventure tirée de mon catalogue d'expériences. Tu n'as que faire de savoir les dates, mais ça m'est arrivé il n'y a pas vingt ans.

Je m'amusais un jour à parcourir, dans une revue, la page de la « Petite Correspondance », ce bureau d'échange des cœurs incompris, cette station d'où les âmes en peine lancent des appels dans l'inconnu, cherchant à ébranler autour d'elles une série d'ondes contagieuses. Parmi une quantité de messages simplistes énoncés en des styles funambulesques, je remarquai une note, signée Adrienne, à cause de sa correction, de sa réserve, et des dessous que j'y croyais découvrir. L'auteur se disait isolée au milieu d'une foule étrangère, incapable de plier aux notions communes son esprit indiscipliné, et son cœur à des relations futiles. Elle voulait un correspondant, un seul, qui souffrît comme elle de la solitude, et qui n'eût pas les idées de tout le monde. Elle ne lui promettait qu'une réciprocité de franchise, et se défiait d'avance de toute autre attente. Je crus sentir sous ces formes calculées la plainte d'une sensibilité délicate et d'une mentalité ardente. La détresse qu'elles manifestaient répondait si bien à la mienne qu'il me prit fantaisie de l'explorer. J'envoyai une réponse à Adrienne. Il fallait l'adresser à la revue même, qui se chargeait de la transmettre. Ainsi l'incognito était gardé aussi longtemps qu'on le jugeait bon. J'expliquais dans cette lettre l'impression sympathique que j'avais reçue, l'apparente ressemblance de nos deux vies, ma prison bâtie comme la sienne dans le désert sentimental, et l'espoir que nos deux esprits, dans un monde éthéré au moins, se reconnaîtraient fraternels. Je la questionnais sur ces « idées rares » qu'elle voudrait voir dans un ami, l'assurant que les opinions osées et les théories impossibles avaient toujours été mon fort ; mais j'avouais un doute qu'elle fût si avancée elle-même dans l'individualisme, car jamais encore je n'avais rencontré une femme dégagée pleinement du moule de ses ambiances et de son berceau.

Une réplique m'arriva, sans indication d'origine, d'une écriture fine et nerveuse, d'une langue et d'une orthographe plus que passables ; et comme substance, mon cher, charmant, enlevé, délicieux ! Pas l'ombre d'affectation ni de pruderie. La confession toute simple d'un état d'âme inquiet et impatient ; la fatigue des routines veules et des attitudes commandées ; l'aveu voilé de déceptions subies ; l'indice, çà et là, de lectures, de goûts artistiques difficiles et justes ; l'intérêt attendu d'un croisement d'idées avec un esprit un peu utopiste, un peu hors d'alignement, dans un monde où tous les esprits semblent taillés à la même mesure ; et l'assurance qu'en fait de « sauvagerie », à en croire sa réputation commune, elle pourrait me rendre des points. « Entre plusieurs épistoliers, ajoutait-elle, je vous garde, vous, parce que vous me ressemblez et que vous êtes triste. »

Ce fut le début d'une correspondance poursuivie pendant plusieurs mois avec un plaisir mutuel. De mon côté, ce devint bientôt de l'enchantement. Cette intelligence féminine était la plus prompte, la plus ouverte que j'eusse jamais trouvée. Elle saisissait tout, elle absorbait tout sans effort, et ce qu'elle ne savait pas, elle le devinait. Elle entrait de plein pied dans mes idées les plus saugrenues, tout en les rectifiant d'un coup de barre pratique. Elle-même avait des inventions originales et étonnantes. Nous avions les mêmes préférences : elle aimait comme moi Gluck, Rameau, Rodenbach, Francis Jammes et Andrea del Sarto. Son caractère en même temps se révélait spontané et noble ; son cœur, malgré sa discrétion voulue, trahissait de l'élan et de la chaleur. Je paraissais l'intéresser, occuper une place dans sa vie. À force de nous entendre en tout, nous en étions venus à une intimité très confiante ; et quant à moi, c'était fatal, l'amour se glissait là-dessous tout doucement. Conçois-tu ça ? L'âme assortie, l'âme-sœur, je l'avais trouvée !

Ce qu'il y a d'étrange, c'est que j'ignorais tout le temps où vivait ma chère inconnue ; et elle ne se pressait nullement de me l'apprendre. Ses lettres m'arrivaient sans timbre, sous seconde enveloppe que m'expédiait la revue. Elles eussent pu venir aussi bien de Bruxelles que de Rome, de Témiscouata que de Winnipeg. Je savais seulement qu'elle demeurait dans sa famille, avec deux sœurs plus jeunes qui la tenaient un peu à l'écart, et qu'elle occupait quelque part l'emploi de secrétaire. J'avais plusieurs fois, mais en vain, réclamé une photographie. Elle répondait :

« Pourquoi cela ? Nous sommes sûrs de notre harmonie morale : ne courons pas le risque, même atténué, du contact physique. » Je me disais : Serait-elle laide ? Mais la supposition me semblait absurde. Ce voile baissé donnait à mon aventure un piquant, un vague romantiques. À la fin cependant je n'y pus tenir. Je pressai Adrienne au point que, de guerre lasse, elle me dévoila son adresse. La bonne surprise ! Elle vivait à Montréal même, à la distance de quelques rues de ma propre chambre ! Je n'avais que deux pas à faire, et mon rêve prendrait corps, se dresserait vivant devant moi !

De ce moment je voulus une entrevue. Je sentais qu'elle la désirait de son côté ; elle hésitait pourtant, elle semblait retenue par quelque appréhension obscure.

« J'ai si bien goûté, disait-elle, notre intimité telle qu'elle est ! Pouvons-nous l'augmenter, la rendre plus belle ? » Mais moi, j'étais épris, je n'écoutais rien. Un soir je lui écrivis un billet conçu à peu près en ces termes :

« Amie, ne me refusez pas plus longtemps la joie, le besoin de vous voir : vous me rendriez malheureux. Tenez, j'ai l'occasion toute prête. J'ai deux entrées pour le concert que va donner jeudi, à l'Académie de Musique, l'orchestre symphonique de Boston. Ne trouvez-vous pas bon que notre connaissance se fasse à la vibration de pures cadences et de beaux accords ?

> *« Dites-moi donc que vous serez vers huit heures à l'entrée de la salle, où je vous attendrai moi-même, et à quoi je vous reconnaîtrai. Il faut que je vous parle ; il faut que je relise dans vos yeux la substance de tant de lettres délicieuses et la sympathie qu'elles m'ont assurée. N'en avez-vous nul désir vous-même ?*

> *Je vous attendrai donc jeudi, je vous supplie de venir sans crainte, et, si je vous connais, vous oserez.* »

Le lendemain j'eus sa réponse ; elle disait :

> *« Puisque vous le voulez, je serai jeudi soir à l'endroit que vous désignez. Croyez-vous que, pour retarder si longtemps, je n'aie pas eu à lutter contre moi-même ? Mais, je ne sais pourquoi, je redoutais les surprises, les caprices du cœur. Cette entrevue, je la désire comme vous ; mais elle va être l'épreuve de notre amitié, le jugement du sort sur notre « symphonie » personnelle, et réclamer l'exercice de cette sincérité entière que nous professons mettre au dessus de tout. Je souhaite être pour vous l'Adrienne des lettres, et que vous me soyez le Georges dont j'ai en moi-même le portrait. Si vous ne me devinez pas sans étiquette, j'ai peur ; mais je porterai, en tout cas, un costume bleu marin et un chapeau avec une plume orange. À bientôt.* »

On était au mardi. Le jour suivant, je ne vécus pas. Chaque minute fut pour moi une pulsation d'attente. Mes sens imaginaires se traçaient, ligne à ligne, le portrait séduisant de Celle… et au dessus flottait, comme un paraphe de flamme, cette plume orange qui était à elle seule une poésie. Une plume orange ! Il fallait être elle pour avoir de ces idées-là.

Le jeudi, j'étais, dès sept heures, stationné devant la salle vide, scrutant minutieusement la foule qui passait et repassait. Je m'étais mis dans l'ombre d'un pilier, voulant le privilège du premier coup d'œil, la joie de la première surprise. Chaque toilette bleu marin me donnait un choc, m'électrisait pour une seconde ; mais l'absence de la plume était générale. Attente longue, énervante. Tous ces gens qui me bousculaient, ces couples gais qui se succédaient maintenant au guichet ouvert, me jetaient en passant un regard soupçonneux qui voulait dire : « Qu'est-ce qu'il fait là ? » As-tu jamais senti peser sur toi cet œil hostile, cet œil méprisant de la foule ?

Enfin, je tressaillis pour de bon : c'était elle. Je vis d'abord la plume orange, ondulant comme pour un signal, puis le bleu de la jupe ; et l'instant d'après Adrienne, éclairée par l'arc électrique, m'apparut en face et en pleine lumière.

Bon Dieu ! quel moment ! Elle était belle. Ses traits avaient la pureté, la régularité qu'on associe d'ordinaire avec la forme grecque. Elle était élégante, et son costume lui allait comme un gant. Ses cheveux saillaient, fins et clairs, des bords du chapeau de velours que surmontait cette plume. Son teint était d'une blondeur délicate, et ses yeux s'arquaient sous les cils selon les lois classiques.

Mais cette beauté, mon cher, au lieu de m'étreindre, me repoussait et me glaçait ! Elle était admirable à mon œil d'artiste, mais tout mon être intime s'en écartait avec violence. Je n'ai jamais, c'est vrai, aimé de choix la beauté grecque ; mais il se posait ici bien autre chose qu'une question de plastique. Je lisais dans ces traits une Adrienne contraire à celle qui m'avait captivé. C'était la froideur mate où je rêvais l'expansion, l'intensité ; c'était je ne sais quel pli flasque de la lèvre et, dans les yeux verdâtres, je ne sais quelle vapeur brouillée. Et puis, c'est impossible à dire : c'était ainsi parce que c'était ainsi ; mais cette physionomie portait le symbole, le destin écrit d'une divergence totale avec mon moi le plus profond. Je voyais d'un seul coup qu'entre moi et cette femme il n'y avait rien de commun, qu'il n'y avait jamais rien eu que des mots, des mots ! que jamais d'elle à moi ne se créeraient l'unité, la fusion essentielles. Nous étions séparés par l'épaisseur du monde.

Oh ! la détresse qui me saisit ! Elle ne m'avait pas vu. Je m'étais rejeté d'instinct derrière la colonne, pour avoir le temps de penser, de me remettre.

Qu'allais-je faire ? Briser là tout de suite sans me faire connaître ? Je l'aurais voulu. J'avais envie d'enfoncer mon chapeau sur mes yeux, de passer devant elle à toute vitesse et de m'enfuir.

Mais c'était impossible ! J'étais tenu d'honneur à me présenter. Je devais même faire montre d'un certain plaisir, m'imposer la moquerie de l'accueil aimable.

Elle promenait maintenant autour d'elle des regards furtifs, étonnée sans doute d'être au rendez-vous la première. Je m'avançai, forçant sur mes lèvres une grimace qui ressemblait à un sourire.

— Je vous demande pardon, mademoiselle, articulai-je, mais vous êtes sans doute la personne qui doit rencontrer ici Georges Hamel ?

Elle se retourna, et nos yeux se croisèrent. Je crois n'avoir jamais vu sur une figure une telle expression de surprise, un tel instantané de désappointement et de recul. Ce fut comme le contact soudain de deux fluides contraires. La répulsion que j'avais subie, elle la devinait, elle la partageait. Je n'étais pas celui qu'elle venait chercher : je n'étais rien, je ne pouvais rien être pour elle. Elle me toisa d'un air glacial et chargé de dédain inconscient. Elle rougit, pâlit, s'agita, dans un combat que je devinais atroce. Puis, prenant son parti, elle murmura entre ses dents, mais si bas que je l'entendis à peine :

— Non, monsieur, vous vous êtes trompé.

Nous restâmes une seconde en face l’un de l’autre, pétrifiés d’embarras, de gêne et de honte. Puis, sans presque savoir ce que je faisais, je m’inclinai, je balbutiai : « Mille excuses », et faisant volte-face, je m’en allai par les rues obscures.

— Tu comprends, reprit-il, je suis pas tout à fait sûr, j’entends d’une certitude absolue, physique, que c’était vraiment elle. Il est purement possible que la femme qui se trouvait là, à cette heure, avec cette plume orange... Mais bah ! j’en suis certain autant qu’on peut l’être, car je n’ai jamais plus entendu parler de « l’autre ».

Quand je vous disais que le pauvre garçon
n’a pas de chance !

*Sympathies,*
une nouvelle de Louis Dantin / Eugène Seers (1865-1945),
a été écrite en 1922.

© Vertiges éditeur, 2025
ISBN : 978-2-89854-545-0

Dépôt légal – BAnQ : premier trimestre 2025

– 2 546e lecturiel –

**Lecturiels**

www.lecturiels.org